

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft.
Wissenschaftlicher und administrativer Teil = Actes de la Société
Helvétique des Sciences Naturelles. Partie scientifique et administrative
= Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 146 (1966)

Vereinsnachrichten: Sektion für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

12. Sektion für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften

Sitzung der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte der Medizin
und der Naturwissenschaften

Samstag, den 1. Oktober 1966

Präsident: Prof. Dr. E. H. ACKERKNECHT (Zürich)
Sekretär: Prof. Dr. H. FISCHER (Zollikon)

1. Mme A. VIRIEUX-REYMOND (Pully) – *Le progrès des théories de l'optique des Présocratiques à Platon.*

Alcméon aurait déjà soutenu la théorie de la double émission, soutenue plus tard par Empédocle ; il a déjà découvert le chiasme des nerfs optiques et avait déjà soutenu l'importance du cerveau dans l'activité sensorielle donc dans la vision. Empédocle reprend cette théorie de la double émission qu'il a dû concevoir sur le type de la respiration cutanée (décomposable en inspiration et expiration) qu'il avait déjà découverte.

La notion du seuil de la sensation fait son apparition chez Empédocle et Anaxagore, mais ce dernier la rattache à la dimension des organes alors que le premier la met en relation avec la quantité de lumière émise par l'organe sensoriel et par celle de la source lumineuse.

La théorie des simulacres est trop connue grâce à Lucrèce pour faire autre chose que de rappeler que Démocrite l'avait déjà soutenue (Théophraste, *De sensu*, 49 sqq.).

Platon commence par reprendre la théorie de la double émission d'Empédocle, puis il ajoute (Rép. VI, 507) la nécessité d'une source lumineuse, en général le Soleil ainsi que le fait que c'est par l'âme que nous voyons (Théétète 153e–154a). Enfin la théorie devient plus complexe dans le *Timée* où la vision suppose une première rencontre entre le feu jaillissant de la source lumineuse et le feu venant de l'œil constituant alors un courant complexe ramenant la vision de l'objet à l'âme qui voit grâce à l'œil.

Voici quel a dû être le raisonnement de Platon : Si seul le feu oculaire était nécessaire à la vision, nous verrions de nuit aussi bien que de jour, mais ce n'est pas le cas puisque notre vision est affaiblie la nuit, donc une source lumineuse supplémentaire est nécessaire. Si seule la lumière extérieure à l'œil agissait, les objets auraient été vus inversés, ce qui n'est pas le cas ; donc il doit y avoir un phénomène de redressement qui peut être opéré par le courant du feu oculaire : il y aurait donc un double retournement de l'objet. (Ce double retournement serait indiqué par le mot *eillikrinès*.) Ce double retournement nous permettrait de voir les objets verticaux ce qu'effectivement nous voyons.

Ce raisonnement nous semble licitement attribué à Platon puisqu'il suffit d'appliquer verticalement de bas en haut le processus que Platon avait observé et décrit à propos des miroirs concaves sur la projection des

rayons venus de gauche sur la droite et celle des rayons venus de droite sur la gauche. Croire qu'il a étendu ce processus à la vision nous semble d'autant plus plausible que Platon ajoute à son observation sur les miroirs concaves: «Cependant, si l'on fait tourner transversalement ce même miroir par rapport au visage, ce miroir le fait paraître entièrement renversé parce qu'alors il projette la lumière venue du bas de l'objet vers le haut de la lumière des yeux, et, inversement, la lumière du haut de l'objet vers le bas de celle des yeux» (Timée, 45d).

Même un survol aussi rapide que celui que nous avons tenté permet, nous semble-t-il, de voir un progrès constant des théories optiques d'Alcéméon à Platon qui marquerait un net progrès dans l'explication du phénomène de la vision si toutefois l'on admet notre interprétation de *eillikrinès*.

2. Mrs. R. C. H. TANNER (London) – *La place de Thomas Harriot dans l'histoire de la médecine et de l'astronomie.*

THOMAS HARRIOT mourut en juillet 1621 âgé d'environ 60 ans. Ses contemporains qualifient cette mort de prématuée. La statistique qui attribue à cette époque une expectation de vie de 40 ans tient trop compte de l'énorme mortalité infantile. Une allusion à cette mort figure dans un traité du chirurgien écossais ALEXANDER READ, membre du Collège des Physiciens de Londres (collège fondé par Henry VIII d'Angleterre un siècle plus tôt) et «Frère étranger» de la Compagnie des Barbiers-Chirurgiens, «étranger» parce que ses études de chirurgie s'étaient poursuivies en France. Il avait publié en 1616 «une description du corps humain par des figures artificielles... soit pour le plaisir, soit pour le profit de ceux qui sont adonnés à cette étude». En 1635 parut son cours sur les tumeurs et ulcères, donné une fois par semaine de 1632 à 1634 à la Salle des Barbiers-chirurgiens, ancienne fondation sur un site que les Barbiers possédaient dès le XIV^e siècle. On avait voulu obliger les membres de donner des conférences à tour de rôle; cela n'avait pas réussi. Alors le Dr READ avait été nommé seul conférencier avec un salaire de £ 20 par an. La 26^e leçon, *De l'ozène*, traite des ulcères du nez et de la bouche. Il s'agit, pour commencer, exclusivement de ceux du nez, et seulement des ulcères bénins. Après huit pages, READ mentionne en passant les ulcères cancéreux du nez, en observant qu'ils sont à traiter comme les cancers en général, dont il a déjà parlé. Il cite un cas notoire de cancer du nez, qui «hâta», dit-il, «la fin du célèbre mathématicien Mr HARRIOT, dont je fis la connaissance peu avant sa mort, et qui fut, pendant un certain temps, avec Mr HUGHES, qui écrivit sur les Globes, Mr WARNER et Mr TURPORLEY, pensionné par le noble Comte de Northumberland, le promoteur de tout bon savoir et le Mécène des savants, lors de son emprisonnement à la Tour de Londres». Ce passage souvent cité fait un effet surprenant au beau milieu d'une leçon purement technique, qui reprend pour prescrire une lotion qu'on injectera matin et soir, avec des applications de charpie humectée. La suite concerne les ulcères des lèvres et de la bouche, et ne fait plus allusion à HARRIOT ni à d'autres particuliers. On doit donc écarter les rapports

sur la maladie de HARRIOT qui en font un cancer de la lèvre au lieu du nez, et en attribuent la cause à son habitude de tenir entre ses dents ses instruments mathématiques faits en cuivre jaune; rapports repris par KÖRBLER (*Gesnerus* 9, 1952) comme fournissant le plus ancien exemple d'un fumeur de pipe atteint de cancer de la lèvre inférieure. HARRIOT avait bien contribué à introduire le tabac en Angleterre, lors de l'exploration entreprise en 1585 pour le compte de Sir WALTER RALEIGH et décrite par HARRIOT dans son unique publication personnelle en 1588. Mais rien n'indique que HARRIOT soit lui-même devenu un fumeur passionné, comme le suppose KÖRBLER.

Il n'existe pas de portrait de THOMAS HARRIOT authentique, bien qu'on ait cru à un moment donné en avoir un. On peut bien croire qu'il ne voulut pas se laisser peindre alors qu'il devait être défiguré par son mal.

Le Dr READ appelle HARRIOT *célèbre mathématicien*. C'est par ses inventions mathématiques qu'il était connu sa vie durant. Deux siècles plus tard, on découvrit ses observations astronomiques, d'où on crut pouvoir prouver qu'il avait devancé GALILÉE. La controverse se poursuit encore, mais les historiens les plus sérieux reconnaissent qu'il était au courant des expériences de GALILÉE par la voie rapide diplomatique grâce à la protection du savant comte de Northumberland. De plus, il était bien meilleur dessinateur que GALILÉE. Leurs télescopes furent simultanés, les premiers datant de 1610. Le testament de HARRIOT les mentionne sans faire aucune allusion à quelque priorité même dans les observations. C'est son œuvre mathématique, aujourd'hui perdue, qui le préoccupe. Que l'intérêt de ses croquis lunaires, bien supérieurs à ceux de GALILÉE de la même époque, ait été accru par l'exploration moderne de la lune, n'est cependant pas très surprenant, et l'on ne peut qu'applaudir le travail d'EUGENY STROUT, jeune historien d'astronomie de Moscou, pour avoir de nouveau attiré l'attention sur eux.

BIBLIOGRAPHIE

- READ, ALEXANDER (RHEAD, REID; 1586–1641): a) *Somatographia antropiné*, London 1616. b) *The Chirurgicall Lectures of Tumors and Ulcers*, London 1635.
KÖRBLER, JURAJ: *Gesnerus* 9, 1952: Thomas Harriot...fumeur de pipe, victime du cancer?
HARRIOT, THOMAS (1560–1621): *A briefe and true report of the new-found land of Virginia...*, London 1588.
LOHNE, JOHS.: *The fair fame of Thomas Harriot*. *Centaurus* 8; 1963.
STROUT, E.: *The very first maps and drawings of the moon*. *J. Brit. Astr.* 75; 1965.

3. ERNA LESKY (Wien) – *Die Medizin auf dem Wege zur Spezialisierung*.

Es ist unverkennbar, dass nach dem Zweiten Weltkrieg eine neue Welle der Spezialisierung die Medizin ergriffen hat. Um die mit ihr verbundenen soziologischen, didaktischen und deontologischen Probleme besser zu verstehen, ist eine neue Analyse ihrer Wurzeln notwendig, die in die Mitte des 18.Jahrhunderts zurückreichen. Mit dieser Zeit beginnend, versuchte

die Referentin die Triebkräfte blosszulegen, die zur Abspaltung der Geburtshilfe und Orthopädie von der Chirurgie sowie der Kinderheilkunde von der Inneren Medizin führten. Sie sieht sie im Vorbeugungsgedanken der Aufklärungsmedizin gegeben, der seinerseits wieder auf das engste mit dem philanthropischen und wirtschaftspolitischen Ideengut der Zeit verbunden ist.

Dazu kommen im 19. Jahrhundert, zunächst von der Pariser und Wiener Medizin ausgehend, die in den neuen naturwissenschaftlichen Erkenntnissen gelegenen Auffächerungstendenzen, die mit den um die Mitte des Jahrhunderts einsetzenden technisch-instrumentellen Fortschritten zu den (heute schon wieder) klassisch gewordenen Disziplinen der Heilkunde führten.

Im zweiten Teil des Vortrages stellte die Referentin dem neuen Typ des Spezialisten jenen des Haus- bzw. Familienarztes gegenüber, beleuchtete die schon früh fühlbare Spannung zwischen Allgemeinpraktiker und Spezialarzt ebenso wie die Konsequenzen, die sich für das Arzt-Patienten-Verhältnis mit dem Ausbau des modernen Sozialstaates ergaben. Um diesen Tendenzen entgegenzuwirken wird es notwendig sein, im medizinischen Ausbildungsgang auch dem Universalen und Humanen einen Platz einzuräumen. Die Medizingeschichte bietet sich hier von selbst an.

4. F. KUDLIEN (Kiel) – *Der alte Makel der chronischen Krankheit.*

5. HANS JENZER (Bern) – *Das medizinische Werk von Ignaz Paul Vital Troxler.*

Ignaz Paul Vital Troxler ist einer der bedeutendsten Köpfe unseres Landes in der zweiten Hälfte des vorangehenden Jahrhunderts. Obgleich ursprünglich Arzt, wird er meist mehr als Philosoph, Pädagoge und Politiker gewürdigt. Es fehlt bis jetzt eine zusammenfassende Darstellung Troxlers als medizinischer Schriftsteller.

Die Publikationen des Mediziners Troxler können wir in drei Gruppen einteilen:

Die erste Gruppe umfasst die ausschliesslich medizinischen Schriften: Zuerst seine lateinisch abgefasste Dissertation, dann folgen sechs ophthalmologische Aufsätze in Himlys ophthalmologischer Bibliothek und vier weitere Arbeiten im schweizerischen «Archiv der Medizin, Chirurgie und Pharmazie». Die weitaus interessanteste Schrift ist diejenige über den Kretinismus, der Troxler auch später noch beschäftigen sollte. So hielt er 1830 an der Versammlung der Schweizerischen Naturforscher in St. Gallen einen vielbeachteten Vortrag über den Kretinismus, und schliesslich fasste er 1844 seine Ansichten nochmals zusammen in der Schrift: «Der Kretinismus und die Wissenschaft». Troxler zeichnet das Bild des Vollkretinen meisterhaft, erkennt, dass die Schilddrüse eine bedeutende Rolle spielt, und definiert schliesslich den Kretinen als ursprüngliche Entartung des menschlichen Lebens. Energisch tritt er für die damals einzig erfolgversprechende Behandlung in mittlerer Höhenlage ein. Er war Mitinitiant

der berühmt gewordenen Kretinenanstalt von Dr. Guggenbühl auf dem Abendberg bei Interlaken.

Eine zweite Gruppe umfasst die naturphilosophischen Schriften Troxlers, deren Titel lauten: «Ideen zur Nosologie und Therapie», «Versuche in der organischen Physik», «Grundriss der Theorie der Medizin», «Über das Leben und seine Probleme», «Elemente der Biosophie», «Blicke in das Wesen des Menschen». Es wird versucht, einzelne Begriffe Troxlers zu analysieren und zu erklären, so die Krankheit und die Gesundung, die Gesundheit und die Definition des Lebens. Aus der Lektüre geht eindeutig hervor, dass es nicht ganz richtig ist, diese sechs Bücher zu den rein philosophischen Schriften zu zählen. Als Troxler sie schrieb, war er noch als praktischer Arzt tätig. Zu Jena, wo er sein Medizinstudium vollendete, hatte er sich von Schelling für die Naturphilosophie begeistern lassen. Der Inhalt der oben genannten sechs Schriften ist vorwiegend medizinisch. Troxler versucht darin eine Theorie der Medizin herauszuarbeiten, befasst sich daneben mit philosophischen, nosologischen und therapeutischen Fragen. Dass sie alle naturphilosophisch untermauert sind, wundert uns nicht. Ich möchte diese sechs Schriften daher als medizinisch-naturphilosophische Werke bezeichnen.

In einer dritten Gruppe vereinige ich einzelne Schriften über das Hochschulstudium, so vor allem seine Antrittsrede 1834 an der Berner Universität, worin er mit Nachdruck die Bedeutung der Philosophie als Grundstudium für alle Fakultäten vertritt. Interessant ist ferner die Schrift «Natur und Lebenskunde» (1839), die eine kleine Medizingeschichte unseres Landes darstellt. Troxler fordert darin einen Lehrstuhl für Medizingeschichte. Schliesslich sei noch auf eine letzte Publikation von 1850 hingewiesen: «Die Ärzte und die Kantonspatente im schweizerischen Bundesstaat», worin Troxler sich als eifriger Vorkämpfer einer eidgenössischen Medizinalordnung zeigt.

6. HEINZ BALMER (Konolfingen) – *Schöne Biographien schweizerischer Naturforscher des 19. Jahrhunderts.*

Unter einer «schönen Biographie» verstehe ich eine solche, die Werdegang und Wesensart, Werk und Wirkung in den wesentlichen Zügen anschaulich, wahrheitsgetreu und ausgewogen schildert, so dass sie den Leser aufklärt, aber auch sein Gemüt anspricht. In den Kreis der Betrachtung ziehe ich auch jene Forscher, die ursprünglich nicht Schweizer waren, aber ihr Lebenswerk in der Schweiz vollbrachten und hier als die wahren Träger ihres Faches galten, so dass, wenn man sie weglässt, ein falsches Bild von der Pflege der Naturwissenschaft in der Schweiz entstünde. Was wäre die Chemie in Basel ohne Christian Friedrich Schönbein? Was wäre die Geographie in Bern ohne Eduard Brückner? Oder ich erinnere an zwei andere zentrale Gestalten: Jean de Charpentier in Devens, Edouard Desor in Combe-Varin. Zu diesen beiden pilgerte man; sie am ehesten spielten die Rolle Alexander von Humboldts in der Schweiz. Nun noch

zur Begrenzung «des 19. Jahrhunderts». Ich rechne alle jene hinzu, bei denen der Hauptteil des Schaffens in diese Spanne fiel.

Ich möchte eine kurze Übersicht über die vorhandenen Biographien geben. Wo finden sich solche? Hinten in den alten Jahrgängen der Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft. Diese Nachrufe bilden in ihrer Gesamtheit einen ungehobenen Schatz. Aber auch die kantonalen naturwissenschaftlichen Gesellschaften geben Jahresberichte heraus, die Biographien enthalten. Ebenso die Entomologische und andere Fachgesellschaften. Zusammenfassungen über die Arbeit der Naturforscher in einzelnen Landesgegenden pflegten die Präsidenten der Jahresversammlungen in ihren Eröffnungsreden zu bieten. Die Kantonsgesellschaften gaben rückschauende Jubiläumsfestschriften heraus, 1886 die Berner, 1896 und 1946 die Zürcher, 1917 die Basler, 1919 die Waadtländer, 1923 die Solothurner, 1932 die Neuenburger, 1938 die Bündner, 1940 die Genfer, 1950 die Basellandschäftler, 1953 die Aargauer. Auch der Schweizer Alpenclub bot 1913 und 1938 schöne historische Berichte. Nicht zu vergessen sind die grossen Universitätsgeschichten von Genf, Zürich, Bern und Basel. Sammelwerke für einzelne Kantone sind Jeanerets «Biographie Neuchâteloise», die Sammlung Bernischer Biographien, das schöne Buch «Basler Gelehrte des 19. Jahrhunderts» von Eduard His und das Biographische Lexikon des Kantons Aargau. Der grösste schweizerische Wissenschaftshistoriker, Rudolf Wolf, hat in seinen vier biographischen Bänden und in den Nachträgen in der Zürcher Vierteljahrsschrift ebenfalls seine Zeitgenossen noch erfasst. Viele Hinweise gibt das Historisch-biographische Lexikon der Schweiz. Ein Büchlein über schweizerische Naturforscher legte 1881 Jakob Sterchi vor. Neuere Sammlungen gaben Eduard Fueter, Heinrich Buess und Walther Staub heraus. Die Erforschung der Alpenflora fasste 1918 Walther Rytz zusammen. Neben der Chemie ist es wohl vor allem die Geologie, die im 19. Jahrhundert zu einer neuen grossen Wissenschaft wurde. Paul Arbenz in Bern und August Buxtorf in Basel hielten in Rektoratsreden Rückschau; Maurice de Tribollet und Maurice Lugeon führten die Feder des Biographen.

Neben den Sammelwerken stehen die Einzeldarstellungen. Grosses Bände gibt es über Pater Placidus a Spescha, Louis Agassiz, Arnold Lang. Friedrich von Tschudi wurde von Emil Bächler, sein Bruder Johann Jakob von Tschudi von Paul-Emile Schatzmann eingehend dargestellt. Der Geologe Arnold Escher von der Linth ist meisterhaft von Oswald Heer und von Albert Heim beschrieben worden. Über Oswald Heer selber sind mehrere Schriften vorhanden, namentlich das Buch von Justus Heer und Carl Schröter. Der lehrfreudige Botaniker Schröter wiederum ist von Eduard Rübel festgehalten worden. Selbstdarstellungen besitzen wir vom Physiker Daniel Colladon, von den Zoologen Carl Vogt und Conrad Keller, vom Pharmakologen Tschirch und von Auguste Forel. Einer der besten Schriftsteller unter unsrern Naturforschern, Albert Heim, hat erst 1952 seine schöne Biographie erhalten. Amanz Gresslys Briefe gab Louis Rollier 1913 heraus. Kürzere Lebensläufe finden sich in den Neujahrsblättern an die zürcherische Jugend, so 1844 Johann Caspar Horner, 1858

Johann Jakob Brexi. In den Programmen zu den Rektoratsfeiern der Universität Basel sprach 1868 Eduard Hagenbach über Schönbein, 1883 Ludwig Rütimeyer über Peter Merian. Die Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde brachte 1951 die Betrachtung des Paläontologen Santiago Roth durch Gertrud Weigelt, 1959 die des Alpenforschers Samuel Studer durch Hans Haeberli. Der Geologe Bernhard Studer wurde 1888 im Berner Taschenbuch gewürdigt, der Limnologe Forel 1913 von der Waadtländer Naturforschenden Gesellschaft, die Botaniker Thomas 1942 in der «*Revue Historique Vaudoise*».

Vor allem aber – ich wiederhole es – finden sich Perlen in den alten Jahrgängen der Verhandlungen der SNG. Wir begegnen dem Botaniker Hermann Christ, dem Geologen Jules Thurmann. Ein Arnold Escher von der Linth wird ein menschliches Vorbild bleiben. Was Pyramus de Candolle für Genf, Louis de Coulon (père) für Neuenburg und Peter Merian für Basel bedeuteten, kann allfort Begeisterung wecken. Die Fülle ihrer Kraft und ihre selbstlose Hingabe werden immerdar verehrungswürdig sein.

7. HEINRICH BUESS (Basel) – *Zur Geschichte der neueren gewerblichen Pathologie in der chemischen Industrie.*

Unter den hochtoxischen Stoffen der Farbstoffchemie nehmen die beiden Amine, das β -Naphthylamin und das Benzidin, eine besondere Stellung ein. Ist doch seit der ersten Mitteilung des Frankfurter Chirurgen LUDWIG REHN (1849–1930) im Jahre 1895 nach der mutmasslichen Annahme des bekannten amerikanischen Krebsforschers WILLIAM HUEPER die gewaltige Zahl von etwa 2000–2200 Krebsen der Harnblase bei Arbeitern aus Amin-Betrieben beobachtet worden.

Im vorliegenden Beitrag werden vor allem die ersten Untersuchungen an Trägern derartiger Tumoren («Amino-Krebse», früher «Anilinkrebse» genannt) aus der Basler Industrie skizziert. Zunächst ist von Interesse, dass die akuten, durch Anilin bedingten Blasenstörungen (Hämaturie, Strangurie, Albuminurie) chronologisch gesehen den Beobachtungen der Blasenpapillome um etwa zwei Jahrzehnte vorausgingen (GRANDHOMME, 1877; dann MAX STARCK, 1892). Der erste aus Basel veröffentlichte Bericht über «Blasentumoren bei Farbarbeitern» findet sich in der im Jahre 1905 unter Prof. EMIL BURCKHARDT (1853–1905) abgefassten Dissertation des in Dornach wirkenden, früh verstorbenen Toggenburger Arztes ROBERT SCHEDLER (1856–1914), der bereits anhand der «Arbeitshefte» aus dem Fabrikationslokal das Benzidin und das Naphthylamin als besondere Noxen herausstellte.

Die zweite in der internationalen Literatur vielzitierte Untersuchung hat als Verfasser den aus Ursenbach im Kanton Bern gebürtigen, später in Curityba (Provinz Paraná, Brasilien) wirkenden Chirurgen SAMUEL GOTTFRIED LEUENBERGER (1883–1953), der als früherer Pathologe ausgezeichnete Voraussetzungen für diese umfassende Untersuchung mitbrachte. Auf Grund von 41 Fällen, darunter 18 eigenen, vermochte er

statistisch zu zeigen, dass die Arbeiter, die mit «Anilinfarben und aromatischen Substanzen» in Berührung kamen, 33 mal häufiger an «Blasentumoren» starben als die übrige männliche Bevölkerung (1912). Um dieselbe Zeit nahm der Urologe ACHILLES MÜLLER (1877–1964) seine spezialärztliche Praxis auf, der sich bis zum Jahre 1951 auf Grund von 161 Blasenpatienten (inklusive 55 Sektionsprotokollen) als bester Kenner der Amino-Krebse der Blase im deutschen Sprachgebiet auswies. Seiner praktischen Erfahrung lagen bis dahin 1138 Zystoskopien zugrunde, deren Ergebnisse in einer Reihe von Veröffentlichungen (zuletzt auch vor allem über multiple Tumoren) niedergelegt sind.

Zum Schluss wird hingewiesen auf den nachhaltigen Einfluss, der von dem amerikanischen Fabrikarzt («medical director» der Firma Dupont, Wilmington, Delaware) GEORGE HOWARD GEHRMANN (1890–1959) ausging, der nach der Einführung der Zystoskopie als prophylaktische Massnahme auf einem in Basel 1934 abgehaltenen Symposium dieselbe Routineuntersuchung auch in der Basler Industrie anregte. Nach deren Einführung gelangte man bei uns zu dem segensreichen Resultat, dass die einst gefürchtete Berufskrankheit heute im Verschwinden begriffen ist.